

# Le cinéma d'auteur à Toronto Une place à l'ombre des multiplexes

Aurélie Reich

Volume 25, Number 1, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33564ac>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

## ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Reich, A. (2007). Le cinéma d'auteur à Toronto : une place à l'ombre des multiplexes. *Ciné-Bulles*, 25(1), 28–32.

# Une place à l'ombre des multiplexes

AURÉLIE RESCH

Chaque fois qu'il est question dans les médias québécois de diffusion du cinéma à Toronto, c'est toujours et uniquement pour parler du prestige de son festival. Mais que se passe-t-il les 355 autres jours de l'année dans la plus importante ville canadienne? Y a-t-il des alternatives aux programmations commerciales des multiplexes dont regorge Toronto? Petit tour d'horizon des lieux, des événements et autres initiatives qui font la part belle au cinéma d'auteur.

Les multiplexes occupent beaucoup d'espace à Toronto. On y retrouve la majeure partie des salles de cinéma. Leurs programmations ne sont pas toutes construites exclusivement autour du cinéma commercial; certains proposent des films plus audacieux sans toutefois perdre leur public. Le Varsity, par exemple, se fait un point d'honneur à diffuser du cinéma d'auteur en plus de *blockbusters*. Ce n'est pas un hasard si cet important complexe situé au centre-ville (à l'angle de Bay et Bloor) abrite chaque année le Festival international du film de Toronto (FIFT). Les cinéphiles y ont leurs habitudes... Il y a également le Canada Square, réputé lui aussi pour la variété de sa programmation. Ces deux complexes diffusent régulièrement les films de cinéastes tels qu'Atom Egoyan, Woody Allen ou Lars von Trier. Si le cinéma d'auteur peut se faire inviter aux côtés des films commerciaux, il a aussi ses adresses propres. Selon Michael Kennedy, vice-président exécutif de Cineplex Entertainment (dont Le Varsity fait partie), le Cumberland à Yorkville est certainement le premier choix d'un public friand de cinéma d'auteur, si bien que ses quatre salles proposent des films en marge des grosses productions américaines. Il y a également le Carlton, sur la rue College, qui demeure malgré sa vétusté le temple des passionnés de cinéma international et *underground*. Ses salles vieillottes au confort relatif n'affectent en rien la fréquentation assidue d'un public avide de films provenant du monde entier. On a pu y voir, par exem-

ple, le très beau film iraquien *Turtles Can Fly* ou le très militant *The Road to Guantanamo*.

Une centaine de films d'auteur gagnent les écrans des multiplexes chaque année dans la Ville reine. Mais il ne faut pas se leurrer : cette présence s'explique souvent par la notoriété du cinéaste ou la réputation que le film a acquise sur la route des festivals internationaux. Il est évident qu'un tel contexte n'aide pas à la diffusion du cinéma d'auteur. La véritable audace serait qu'un multiplexe puisse contribuer à la notoriété d'un film inconnu. Pour trouver les vraies niches du cinéma d'auteur à Toronto, il faut sortir du sentier des multiplexes et se rendre dans les cinémas de quartier. C'est là que, tout au long de l'année, les cinéphiles trouveront une grande diversité d'œuvres.



Ces cinémas de quartier représentent au total un faible pourcentage des salles à Toronto. Plutôt situés dans les secteurs regroupant intellectuels et artistes de la ville, ils offrent un abri au cinéma d'auteur. Ne comptant souvent qu'un seul

écran, ces établissements ne possèdent pas les caractéristiques des multiplexes (confort des sièges, qualité technique dernier cri, restauration, jeux vidéos, etc.). Bien qu'ils soient plus petits et un peu désuets, ils drainent toutefois un public épris de films de qualité. Citons le Mount Pleasant qui offre tout au long de l'année une programmation de films d'auteur et de films indépendants ou le Bloor Cinema avec sa façade art déco (ouvert en 1927). Récemment remis à neuf, ce cinéma d'art et essai est certainement l'un des meilleurs endroits de la ville pour voir des classiques du cinéma ou des œuvres récentes. C'est aussi dans ce cinéma que de nombreuses productions, canadiennes et étrangères, sont présentées en première. Le Bloor est également le foyer de nombreux festivals. On compte aussi le Revue Cinema, autre salle qui accueille des films d'auteur, situé sur Roncesvalles, près de High Park. Les amateurs de films en version sous-titrée s'y plaisent.



Quelques multiplexes du centre-ville de Toronto : le Cumberland, le Carlton, le Varsity, le SilverCity et le Paramount – PHOTOS : ÉRIC PERRON

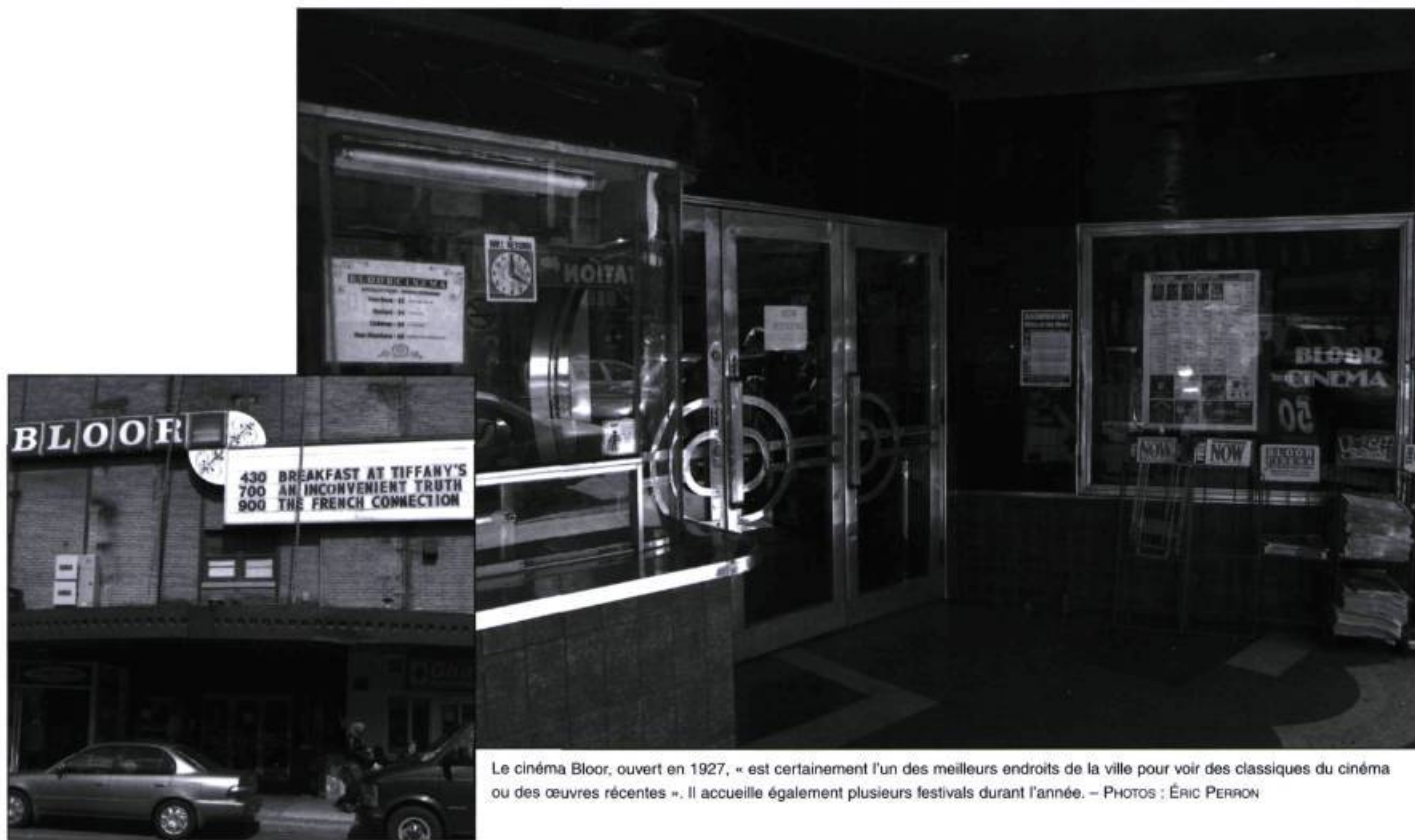
Ouvert en 1911, c'est l'un des plus vieux cinémas de la ville. Il projette tout au long de l'année des films d'auteur canadiens et étrangers, récents ou anciens. Mais une marquise de cinéma d'auteur ne suffit pas pour survivre. Ces salles doivent également projeter quelques films commerciaux ayant déjà été vus sur les écrans des multiplexes quelques semaines (ou mois) auparavant.

Ceci dit, la place qu'occupe aujourd'hui le cinéma d'auteur sur la scène culturelle de Toronto demeure ambiguë : certains le voient comme une figure montante malgré les pressions commerciales des multiplexes qui poussent comme des champignons, d'autres l'estiment sur son déclin en termes de fréquentation. Le rayonnement planétaire du flamboyant FIFT, dont nous parlerons plus loin, n'empêche pas la fermeture de salles vouées au cinéma d'auteur. Ainsi, le Royal, le Paradise et le Regent, entre autres, ont dû mettre un terme à leurs activités. Alors, est-ce le glas qui

sonne pour la diffusion du cinéma d'auteur? Pas forcément. Sous sa bannière de mégapole multiculturelle, Toronto abrite de nombreux cinéphiles de tous bords, passionnés de films impertinents, surprenants, à petit budget et venant d'horizons variés. Pour les servir, il y a de nombreux festivals, petits et grands, qui se tiennent annuellement à Toronto. Plusieurs cinémas de quartier les reçoivent et chacun y trouve son compte, car ces événements attirent leur lot d'inconditionnels.

### Des événements importants

La réputation du FIFT, événement cinématographique incontournable, déborde les frontières de la ville et fait de Toronto une plaque tournante du cinéma. Bien que le FIFT serve de rampe de lancement à plusieurs productions hollywoodiennes, il demeure



Le cinéma Bloor, ouvert en 1927, « est certainement l'un des meilleurs endroits de la ville pour voir des classiques du cinéma ou des œuvres récentes ». Il accueille également plusieurs festivals durant l'année. — PHOTOS : ÉRIC PERRON

toutefois un écran certain pour des bijoux du cinéma d'auteur international. Steve Gravestock, directeur associé de la programmation des films canadiens au FIFT, est « convaincu que les festivals jouent un rôle considérable dans l'accès du public à des films d'auteur. C'est d'ailleurs une des missions du festival que de proposer des films indépendants internationaux à succès et d'autres plus intimistes aux côtés des films à gros budgets ». L'événement dédie une bonne partie de ses efforts à faire découvrir à un large public des films d'ici ou d'ailleurs qui circulent peu. Court métrage, fiction, documentaire, tous les types de films bénéficient d'une fenêtre de diffusion pour se faire connaître. Certains auront un succès qui leur permettra ensuite d'être diffusés dans des salles du centre-ville (comme ce fut le cas pour **A History of Violence** ou **Water**). D'autres auront le mérite d'éveiller la curiosité du public, de la presse ou de télédiffuseurs qui assureront le relais et la renommée de l'œuvre (comme ce fut le cas de **Turtles Can Fly** de Bahman Ghobadi, par exemple). Même si la réputation du FIFT lui assure une position de choix parmi les grands festivals, lui facilitant ainsi une sélection d'œuvres convoitées, l'équipe de professionnels du festival s'applique à repérer les perles rares un peu partout à travers le monde.

Le FIFT se déroule chaque année au mois de septembre, mais l'organisation responsable de l'événement multiplie les occasions de projeter un cinéma différent tout au long de l'année afin que les spectateurs se familiarisent davantage avec le film d'au-

teur. Ainsi est né Film Circuit, une organisation qui programme des films canadiens et internationaux dans des petites communautés à travers le pays (le total des assistances a atteint en 2006 le triple de celui de sa première année d'existence en 1995). Le Canada's Top, une autre division du FIFT, offre quant à lui aux Torontois la possibilité, pendant 10 jours, de voir et de voter pour le meilleur film canadien de l'année. L'importance du FIFT n'est pas prête de diminuer puisque d'ici peu il pourra jouir d'un bâtiment au cœur de Toronto aussi gigantesque que son organisation, avec salles de projection, bureaux et autres emplacements où seront concentrées les activités du festival, véritable temple dédié au cinéma comme n'en comptent que très peu de villes dans le monde.

Festival de films francophones qui se déroule à la fin du mois de mars depuis 1997, Cinéfranco — événement de moindre envergure, mais important pour les cinéphiles de langue française —, offre une programmation d'une cinquantaine de titres (le double de la première édition) étalée sur une semaine aux cinémas Cumberland, Canada Square et Royal. Chaque année, Marcelle Lean, présidente-fondatrice et directrice artistique de l'événement, doit relever des défis de plus en plus nombreux. Il faut trouver les *sponsors*, étoffer la programmation, gérer la croissance du public... Elle comprend et partage l'engouement d'un public francophone à Toronto pour un cinéma d'auteur qui les représente et répond à leur sensibilité. La difficulté d'assister à des

projections de films d'auteur en langue française dans une mégapole anglophone comme Toronto explique le succès de Cinéfranco. Au programme de l'édition 2006, entre autres, les films français **De battre mon cœur s'est arrêté** (Jacques Audiard) et **Les Mots bleus** (Alain Corneau), les québécois **La Neuvaïne** (Bernard Émond) et **Littoral** (Wajdi Mouawad), et le suisse **Bienvenue en Suisse** (Léa Fazer) aux côtés d'une riche programmation de films marocains. « Pour assurer la longévité d'une entreprise comme Cinéfranco, il faut déployer des ressources et des énergies considérables. La partie n'est jamais facile », rappelle Marcelle Lean. Outre un réseau de commanditaires qu'il est important d'entretenir et d'agrandir, il faut constamment innover pour assurer également une augmentation de l'assistance. Et puisque la satisfaction passe par la qualité et la variété de la programmation, Marcelle Lean parcourt les festivals internationaux afin d'offrir une grille de choix, à la fois surprenante, divertissante et représentative des communautés francophones de la ville : « J'établis également des partenariats avec les écoles francophones et d'immersion pour éduquer un jeune public cinéphile à ce qui se fait en langue française dans le monde et pour répondre à notre mandat de promotion et de soutien à l'art cinématographique en langue française à Toronto, l'une des deux langues officielles du pays. » Signalons en dernier lieu que tous les films de Cinéfranco sont sous-titrés en anglais pour attirer et sensibiliser un public non francophone.

Côté documentaire, Hot Docs est le plus important festival du genre en Amérique du Nord avec une sélection de plus de 100 œuvres de tous les horizons. Fondé en 1993, l'événement établit

principalement ses quartiers au Bloor Cinema chaque mois de mars. D'autres salles dans Yorkville ou à l'Université de Toronto servent également à la diffusion de la programmation. Il ne faut pas oublier non plus que le court métrage, avec le Toronto Worldwide Short Films Festival (présenté depuis 1974), propose une formidable vitrine à Toronto. La programmation mélange œuvres canadiennes et étrangères, des cinéastes débutants et d'autres plus confirmés. Cet événement a lieu au mois de juin et établit lui aussi ses quartiers au Bloor Cinéma. Aussi, à l'image du cosmopolitisme de Toronto, de nombreux festivals à caractère ethnique se déroulent tout au long de l'année.

### Des idées novatrices

Souvent les meilleures idées prennent naissance dans les choses du passé. Dan Peel et John Hazen, deux jeunes professionnels enthousiastes, respectivement passionnés par l'image et le son, l'ont rapidement compris. Ils se sont associés pour créer un projet original et plus que rentable : Theatre D. L'entreprise rachète des salles fermées, les rénove et multiplie leur potentiel : « La combinaison originale d'une infrastructure de montage et de projection dans des salles d'art et essai, dit Dan Peel, redonne un nouveau souffle à ces cinémas de quartier, pourvoyeurs de films d'auteur. En montant, dans le cinéma même, des films d'auteur, réalisés par des étudiants ou par des cinéastes de renom comme Atom Egoyan ou David Cronenberg, qui peuvent être vus au fur et à mesure du travail par le réalisateur, directement en salle avec le son tel qu'il sera lors de leur diffusion, et en facilitant des événements spéciaux comme des projections de presse ou des



Une maquette de la gigantesque construction...

En plein cœur du centre-ville, le site du futur Festival Centre qui abritera, entre autres, les activités du Festival international du film de Toronto – PHOTO : ÉRIC PERRON



Le Regent et le Royal : deux vieux cinémas de quartier qui avaient dû cesser leurs activités. L'initiative Theatre D a permis d'offrir une seconde vie à ces lieux chargés d'histoire. – PHOTOS : ÉRIC PERRON

avant-premières, nous permettons non seulement l'accès au public à un cinéma nouveau ou indépendant, mais nous permettons aussi au cinéma de quartier de poursuivre sa carrière en ayant les moyens d'héberger de nombreux festivals et en les sauvant de la démolition. » Au passage, ces passionnés conservent un horaire pour la diffusion de films indépendants. Cette formule permet d'obtenir suffisamment d'argent pour faire vivre ces cinémas de quartier et ainsi continuer à projeter des œuvres plus personnelles et intimistes.

Dan Peel se montre plutôt optimiste. Il estime la production d'œuvres indépendantes locales et nationales à 200 par an et reste impressionné par la fidélité et la demande d'un public cinéphile pour un genre autre que celui que diffusent les multiplexes. Avec le Royal, qu'il a racheté et qu'il rénove avec John Hazen, et le Regent (acquis en partenariat avec son propriétaire), voisin des

bureaux de Theatre D (deux cinémas dont nous évoquons la fermeture plus haut), nos deux entrepreneurs espèrent bien insuffler une nouvelle énergie au cinéma d'auteur. L'opération marche bien jusqu'à présent. Dan Peel est confiant quant à l'avenir du cinéma d'auteur, mais il garde à l'esprit qu'il faudra toujours se battre pour que celui-ci puisse continuer d'exister dans nos villes.

En conclusion, il est donc de mise de se réjouir d'initiatives comme Theatre D et de ces redressements de salles trop vite condamnées. On peut également se féliciter de la multiplication des festivals de films en tout genre qui attirent de plus en plus de gens passionnés par les multiples facettes du septième art, et saluer ces propriétaires de petites salles qui résistent à l'ombre des multiplexes, davantage intéressés par le profit que par la diffusion de l'art sur grand écran. ■